

CÉLESTE SONNANTES

Psyché



Céleste Sonnantes

Psyché

© Céleste Sonnantes, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5454-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À deux adorables filles, que je vois prendre leur envol ;

À Irène, pour son soutien indéfectible ;

*À deux amies, au même prénom et qui se reconnaîtront, à qui je dois d'avoir
commencé, continué, et achevé ce roman.*

Prologue

Je suis un homme dont l'existence a irrémédiablement été sillonnée par le temps, au sens propre comme au figuré, les sillons ayant autant marqué mes chairs que mon esprit.

L'existence.

Quel abrègement lexical dans l'utilisation d'un terme unique pour désigner une telle pluralité d'états, d'âme ou physiques, entre ces deux extrêmes limites que sont les parenthèses d'une vie, et qui est pour partie la résultante d'une quête permanente de soi. Ou devrais-je plutôt dire : une construction de soi ? Car sommes-nous de simples découvreurs par l'expérience de notre être, ou bien des architectes concevant du début à la fin l'érection d'un monument, en l'occurrence notre propre vie ? En d'autres termes, possédons-nous à la naissance une préexistence, sorte de condition immanente qu'il convient de révéler – certains y verront l'idée d'aller vers son destin – ou bien, sommes-nous une matière brute, totalement malléable, argileuse, façonnable, dont le pétrissage débute avec le premier cri ? Si je n'ai la réponse à cette question – elle est sans doute une combinaison des deux hypothèses –, il me semble néanmoins indéniable que l'existence se définit eu égard à l'être sensible que nous sommes.

Cogito ergo sum, nous dit Pereira.

Ne serait-il pas plus approprié d'énoncer : *sentio ergo sum* ? Ou une fusion des deux propositions ? Je pense et je ressens donc je suis ? L'existence ne repose-t-elle pas sur la dualité du travail de l'intellect – la pensée – et de la perception constante de l'environnement physique par le prisme de nos cinq sens ?

Lorsque je songe à la notion d'existence, il me vient à l'esprit l'image de la sphère à plasma qui m'a tant fasciné durant mon enfance et a sans doute éveillé ma curiosité scientifique. Si la surface de la sphère est l'enveloppe charnelle qui abrite la conscience (ou l'âme pour les théologiens), les éclairs violacés qui strient son volume intérieur – et que nous voyons par la transparence du verre – sont alors les pensées, leur flux continu. La sphère existe donc par elle-même, par son activité propre : elle pense donc elle est. Mais que le petit doigt de l'enfant vienne se poser à un endroit quelconque de sa surface et se forme simultanément un éclair plus gras, plus chargé, qui capte l'énergie provenant de l'infime empreinte pour la diriger vers le centre de la sphère. L'esprit de la sphère à plasma est comme le nôtre : il n'attend qu'à interagir avec le monde qui

l'entoure, à le ressentir, et plus encore, à se modifier pour s'adapter, se nourrissant de l'énergie extrinsèque. Mais en continuant à observer cette sphère, l'on remarque que la création de cet éclair gras, concentré, n'a pas eu pour effet d'annihiler les autres, ceux générés par son activité propre ; il s'y est ajouté – comme une nouvelle sensation véhiculée vers le centre de la sphère et devient pensée. L'existence de la sphère est donc duale, intellectuelle et sensorielle. Les interactions entre ces deux composantes sont permanentes : un stimulus externe génère un sentiment qui contribue à remodeler notre for intérieur. Inversement, notre esprit, conscient ou inconscient, en évoluant, modifie sa façon de percevoir le monde environnant. Et lorsque l'on songe à la multitude quasi infinie de stimuli perçus quotidiennement, l'on comprend alors que notre existence est adventice, protéiforme, qu'elle se nourrit avidement d'expériences sensorielles. De même que la dureté de la vie, sa longévité, labourent les chairs pour former ce que nous avons appelé des rides, que notre corps est meurtri des blessures par nous subies, chacune étant unique, reflet de notre propre expérience qui n'est celle de personne d'autre, les sensations criblent notre âme, la façonnent peu à peu sous l'effet de multiples impacts répétés. Les stimuli sensoriels forment nos goûts, nos rejets, nos indifférences et partant, notre différence. Cette multiplicité crée l'unicité de notre être. Refuser de nouvelles expériences, c'est prendre le risque de faire face au néant, de vider l'existence – sans jeu de mots – de sa raison d'être. L'homme est ainsi condamné à incarner ce mouvement perpétuel, à chercher à entrevoir dans la captation continuelle de sensations le reflet de sa propre existence, comme l'image qu'il capte de la psyché lui révèle son apparence.

Cela, sans le théoriser, je crois bien qu'elle l'avait parfaitement compris et érigé en philosophie de vie, dès son enfance jusqu'à son dernier souffle. Afin de rejeter la possibilité d'une angoisse profonde, une peur sans objet liée à la prise de conscience du néant dans lequel l'être peut aisément sombrer lorsqu'il pense son existence, elle s'est refusé tout questionnement d'ordre ontologique pour privilégier l'être sensible qu'elle était. Elle pouvait alors maîtriser ses peurs, ancrées sur du réel, un réel immédiat, tangible, perceptible. Sa vie a été une quête permanente pour ressentir différemment la matière, le monde physique, et lorsque je pense à elle me viennent ces vers de Fernando Pessoa qui auraient certainement pu être les siens :

*« Je suis un gardeur de troupeaux.
Le troupeau ce sont mes pensées*

Et mes pensées sont toutes des sensations. »

De cette quête sensorielle sont nées ses créations, uniques et que vous avez nécessairement admirées sans peut-être savoir qui en était l'auteur. Mais ce que vous ne connaissez sûrement pas, car c'est alors pénétrer dans son intimité, c'est l'histoire de ce moment où cette sensibilité s'est muée en une singulière sensualité. C'est l'histoire d'une rencontre puis la naissance de sentiments amoureux aveugles qui vous apparaîtront certainement les plus absolus, les plus véraux, les plus beaux, et qu'elle était pourtant une des seules à pouvoir accepter de vivre compte tenu de leur étrangeté. Le mystère fascine les hommes et ceux qui le bravent sont admirés, mais peu sont capables de s'y confronter.

Son histoire aurait pu se passer ici ou ailleurs, dans un monde réel ou fantasmé, il y a peu comme il y a longtemps. Vous pourriez me demander – sous réserve que je les connaisse moi-même – des dates, des noms, de personnes, de lieux... son nom à elle tout simplement. Mais à quoi cela vous servirait-il de connaître tout cela ? Quelle importance dans ces détails d'ordre journalistique ? Nous sommes avides d'informations de ce type, noyés dans un flux quotidien de rapports circonstanciés dans lesquels nous nous perdons, au détriment de l'information véritable, du message essentiel que nous souhaitons véhiculer, transmettre à autrui. Je ne suis pas un journaliste et ne suis donc pas tenu par les codes de la profession. Cette histoire – son histoire – est intemporelle, attachée à aucun lieu, et elle aurait pu être vécue par n'importe lequel d'entre nous qui eût accepté de la vivre. Mais si vous teniez vraiment à ce minimum de détails, je vous dirais simplement qu'elle s'est déroulée il y a une soixantaine d'années environ et qu'elle a commencé par un après-midi couvant les prémisses d'une soirée venteuse et orageuse. Pour être encore plus précis, elle avait pris place sur le siège passager d'une voiture lancée à vive allure sur une autoroute, conduite par un homme qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Elle s'en allait vers son avenir. Je vous l'avais bien dit, tout cela n'apporte rien. Voici son histoire, telle qu'elle me l'a contée.

L'aurore

*« Dès que, fille du matin, parut
l'Aurore aux doigts de rose... »*

Homère, Odyssée.

« Encore cette mouette qui traverse mon horizon... cela fait au moins la quatrième fois. Si j'étais folle, je me dirais qu'elle est envoyée par lui, en repérage. À plusieurs reprises il a fait preuve d'habileté, mais quand même... de là à apprivoiser une mouette ! Je le vois son unique œil fixe, railleur... elle porte bien son nom d'espèce. Et son bec qui s'ouvre... pour lancer le même son. Une moquerie qu'elle sait que je ne peux comprendre. Comme lorsqu'un étranger nous sourit, nous insulte dans une langue qui nous est totalement obscure... et nous de répondre bêtement à son sourire en pensant que c'est sans doute une amabilité, un mot de bienvenue local. Elle est maligne, elle fait exprès de passer devant le soleil éblouissant de façon à ce que je ne puisse soutenir son regard, que je sois la première à baisser les yeux. »

En fermant les yeux, les phosphènes étaient comme des ocelles... mais des ocelles aux couleurs vives, chatoyantes, pas les noires de l'apollon.

La mer frappait en contrebas de la falaise. Je ne voyais pas l'assaut des vagues – je ne m'étais pas assez rapprochée du bord – mais je pouvais entendre leur fureur. Le son de l'eau est si multiple : scintillant et orchestral, apaisant et belliqueux, pur et désordonné, strict et désinvolte. Je me souvins du bruit de mitraille le soir de mon arrivée dans la ville. Rien à voir avec ce roulement lourd, puissant, guerrier, qui me parvenait du promontoire ou, différemment, de la polyphonie harmonieuse des gouttes ruisselant le long des stalactites des grottes de mon enfance.

Je rouvris les yeux.

La végétation courte formait comme un tapis trop long que l'on aurait déroulé jusqu'à plonger de la falaise. Deux paires d'ailes passèrent au ras du sol à vive allure. Couleur pâle. Deux taches orange.

« Une piéride de cresson, je pense. Possible dans cette région et à cette période. D'ailleurs, je préfère son autre nom vernaculaire. L'aurore. Plus poétique. »

Un panorama splendide – je dois l’admettre – et une sensation pas si désagréable. Lorsque la brise faiblissait brièvement en intensité, je pouvais ressentir la chaleur des rayons du soleil sur mon visage, sur mes bras nus. Le corps réagit à la moindre sensation que l’on veut bien lui offrir, bonne ou mauvaise, et en cela il est faible et impuissant finalement, car dépendant d’un relâchement du Zéphyr pour percevoir Apollon.

Je n’étais pas en mesure d’apprécier ce lieu. L’attente impatiente occulte la beauté et le réconfort potentiels de l’instant. Pire, je continuais à voir en superposition le hideux visage de cette pauvre femme dont l’asymétrie révélait une beauté flétrie, comme une fleur dont la fanaison a été soudainement et sauvagement provoquée par un processus artificiel. Plus j’attendais et plus mon doute grandissait. C’était elle qui m’avait convaincue de venir ici, de tenter de renouer avec lui, mais je doutais de sa sincérité, de sa bienfaisance. Pourquoi avons-nous cette propension à assimiler la hideur à la méchanceté ? Comme si l’une n’allait pas sans l’autre. Les monstres devraient être entiers. Leur apparence serait le reflet de leur esprit mauvais. Je n’aurais pas dû douter d’elle : son pitoyable destin ne lui permettait pas de mentir ni de dissimuler.

Je tentais de chasser son image, mais d’autres liées à ces mois passés, de près ou de loin à cette étrange relation, à cet amant énigmatique, emplissaient subitement mon champ de vision. Flashes hétéroclites et parasites. La mémoire fonctionne étrangement parfois. Chez moi en tout cas. Ma main se pose sur le lourd heurtoir en fonte représentant Vulcain. Triste sort qui attend ce satyre dont la culpabilité, du moins une culpabilité d’une autre ère, a simplement été d’admirer ces nymphes se baignant nues. Elles ne semblent pas avoir cherché à se dissimuler, à cacher leur nudité ni même avoir éprouvé une quelconque gêne. N’y aurait-il pas un second degré de lecture de ce tableau de William Bouguereau, une perversité partagée ?

Je me revois parcourir d’un pas lent la file de chevalets, comme une galerie d’ébauches au crayon de mon corps nu dont l’épaisseur et la frénésie du trait au niveau des hanches, des seins, des nymphes, trahissent la concupiscence de la main qui l’a tracé. Et la nausée revient aussitôt.

« Va-t-il venir au moins ? Pourquoi avoir fixé notre rendez-vous si loin ? Pourquoi avoir insisté sur une ponctualité qu’il ne semble pas lui-même respecter ? Tant de mise en scène... »

« Aurais-je dû être plus engageante avec cette jeune fille à la coupe garçonne ? Il y avait de la tendresse dans son dessin, je dois admettre qu'il m'avait touchée. Avais-je peur de ce que j'aurais pu découvrir en moi ? »

Miséreux petit vieux qui s'agrippe à son sac en plastique comme à un trésor et dandine sur le trottoir tel un manchot esseulé, tentant de fuir sa mort. Elle, belle et pleine d'avenir – parce qu'amoureuse –, rebondissant sur de longues jambes toniques et fines, l'effleure sans même le remarquer.

« L'indifférence n'est-elle pas pire mal que la haine ou le rejet ? »

« Encore la mouette ! Cette fois, plus de doute possible. Mais que me veut-elle en me toisant ainsi ? Me juge-t-elle ?

Tu me regardes comme si tu connaissais toute l'histoire ! Et alors ? Qu'as-tu à me reprocher ?

Si l'on y pense, j'ai été emportée par la succession d'évènements plutôt que je l'ai désirée... je suis d'accord, j'ai également pris mes propres initiatives dans cette rencontre, mais cela faisait suite à des étapes que je n'avais pas prédites ni préparées. Dès le premier jour d'ailleurs... »

Lorsque j'étais partie, que j'avais pris place sur le siège passager de la voiture de cet inconnu, les choses s'étaient déroulées d'une manière que je n'aurais absolument pas pu prévoir.